



SAMUEL NOEL

LES PLANCHES POURRIES

ISEDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition
Twitter.com/is_edition
Instagram.com/is_edition

© 2018 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-257-8

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-258-5

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage et corrections : Marina Di Pauli

Couverture et illustration : Pixel Studio. Shutterstock

Collection « Graines d'écrivains »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SAMUEL NOEL

LES PLANCHES POURRIES

ISEDITION

*« Avoir failli aller à Shanghai ou y être allé,
pour Tarascon, c'était tout comme. »*

Tartarin de Tarascon, Alphonse Daudet

I - ON NE FAIT PAS TOUJOURS EXPRÈS

Au début, ils n'étaient qu'une rencontre, un renseignement. Gratuit. Innocent. Sans suite. Un détail sans conséquence. Elle très belle, lui très con.

Et puis, sans qu'il ait eu le temps d'en rêver et de digérer ce rêve, Suzanne l'interpella dans la rue une deuxième fois. Puis une troisième. Et le détail de l'histoire mûrit à en devenir une histoire de détails.

Elle était belle comme un signe, irréaliste, et ne ressemblait à aucune autre. Chaque fois, Librarius était soufflé et se demandait : « Suis-je en train de rêver ? ». Il se sentait l'âme d'un acrobate, d'un funambule au-dessus du sol qui la regardait dans les yeux - et autour - pour éviter la sensation de vide qui le ferait quitter son songe au cas où tout ceci ne serait que cela. Il avait facilement le vertige.

Les jours où ils se voyaient étaient toujours beaux, comme si le ciel - les cieux - était de leur côté. Ils n'avaient alors qu'à aller refaire le monde comme ils l'entendaient.

Suzanne était pleine de questions. Des « qu'est-ce que tu penses de... », et parfois, elle élevait la voix, rattrapée par une déformation professionnelle qui la prenait sans qu'aucune raison valable ne l'y oblige. Elle était pionne dans un collège difficile et passait ses journées à gueuler sur des adolescents encore trop peu conscients d'à quel point ils pouvaient être cons.

C'était toujours un spectacle incroyable que de voir une femme aux allures si douces, aussi féminines, se mettre à élever la voix subitement sur un pauvre petit serveur à qui elle demandait gentiment un thé. Mais Librarius avait appris à faire avec, bien qu'il fût trop nul en relations sociales pour savoir comment réagir face à ce genre d'événements. Il continuait de se laisser surprendre par ces coups de colères imprévisibles qui venaient parfois briser une sérénité dont il n'avait pas encore conscience tant on ne peut réfléchir à ce qui se passe au moment où ça arrive et ce qui se passera dans la minute suivante. Peut-être était-ce aussi pour ça qu'il aimait Suzanne, parce qu'elle était et le calme, et la tempête. Ses travers ne la rendaient que plus humaine ; du coup, il se sentait encore plus con.

Elle n'était installée dans le coin que depuis quelques semaines qu'elle connaissait déjà la ville plus que Librarius ne connaissait sa poche. Lui n'était qu'un asocial qui ne vivait que dans sa tête, loin de toute réalité, à l'écart de la vérité, cette vérité qui donnait à son entourage ce besoin de l'étouffer sans cesse, de lui mettre de ces pressions qu'on a du mal à boire sans vomir.

Librarius n'était fait que de défauts et de complexes qui lui pourrissaient l'existence, mais il essayait de n'en rien montrer à Suzanne pour qu'au final, elle lui laisse une chance, qu'elle ne le flingue pas avant qu'il ait pu montrer les deux trois choses dont il était capable.

En fait, il était à peine plus épais qu'un coup de vent, et il suffisait qu'un grain de sable vienne emmêler ses pinceaux pour que ce soit la panique dans son atelier. Il tâchait de prendre sur lui parce qu'il ne considérait pas Suzanne comme une fille lambda, bien qu'il imaginait bien qu'un jour, elle finirait par en avoir marre de ce type dont elle s'apercevrait qu'il était finalement comme tous les autres garçons : amoureux d'elle.

Parfois, il la prévenait, mais elle ne savait jamais si c'était pour rire ou non. Alors, elle ne riait pas et répondait « d'accord » très sérieusement. En fronçant les sourcils, parce qu'elle ne savait pas quoi faire d'autre. Pourtant, Librarius n'était ni quelqu'un de fondamentalement sérieux ni de réellement responsable, et s'il n'avait jamais souhaité avoir d'enfants,

c'est parce qu'il se considérait lui-même comme son propre enfant. Et qu'il avait énormément de mal à s'en occuper.

Il faut dire aussi qu'il ne comprenait pas avec quelle facilité les gens qui grandissaient devenaient faux. Et aucun ne parvenait réellement à être un exemple à suivre. Excepté les artistes, bien sûr, ceux qui usaient de leur art pour s'amuser, faisant oublier que le meilleur moyen de mourir était encore de trop vivre.

Il savait que Suzanne allait sans doute, un jour ou l'autre, s'éloigner de lui pour ce genre de raisons, parce qu'on préfère séparer enfants et adultes pendant les mariages. Alors, en espérant que ce moment arrive le plus tard possible, il essayait de profiter d'elle, d'abuser de ses charmes, de son corps, de ses cheveux, de ses belles lèvres maquillées d'un rouge vif et envoûtant, de son joli visage de poupée russe, de son regard enchanteur et de tout son être, le plus parfait qui soit.

Librarius n'aimait pas les gens et ne s'en cachait pas, et qui était-il d'ailleurs pour seulement oser l'aimer, elle ? Mais l'homme a beau être plein de vices, a beau avoir remplacé la relation humaine par le calcul froid du projet familial, l'amour est le sentiment qui ne s'expliquera jamais.

Il n'y pouvait rien de l'aimer. C'était sans doute loin d'être une bonne idée, mais l'amour a ça d'équivalent à l'art : aucune idée ne peut être mauvaise.

2 - LE PETIT-DEJ' À LA BIÈRE

Une bière fait beaucoup plus d'effets à qui la boit à jeun. Et c'est comme ça que se trouvait Librarius ce jour-là, après une nuit épouvantable faite de maux de tête horribles, réveillé quatorze fois par Porno, cette affreuse boule de poils qui passait ses journées allongée sur le canapé et ses nuits à grimper sur les armoires ou à griffer tous les murs de la maison.

Il avait beau se creuser les méninges à en trouver du pétrole, Librarius n'avait pas encore trouvé le moindre intérêt d'avoir accepté de prendre ce chat. Et chaque soir, en fermant les yeux, il se disait une dernière fois « mais pourquoi l'ai-je pris ? ».

Alors, il pensait parfois à Suzanne et cela le faisait sourire, parce qu'elle avait aussi un chat, une chatte pour être plus exact, plus vieille que Porno et certainement plus développée mentalement, mieux structurée. Librarius avait eu peur, à un moment, de lui demander quel était son prénom - pas à Suzanne, parce qu'il le lui avait déjà demandé, mais à sa chatte, en passant par la maîtresse -, parce qu'il avait tellement de haine envers les gens qui donnaient à leurs chats des noms de chats que Suzanne serait aussitôt descendue dans son estime. Il haïssait les gens qui baptisaient leurs chats de noms de chats classiques - Minette, Minou, Câline, Mimi ou Gribouille -, c'était presque pire que les parents qui donnaient à leurs enfants des prénoms de séries

américaines ou qui les choisissaient dans le top 10 des prénoms à la mode, multipliant ainsi par dix la personnalité neutre et transparente de leur rejeton jusqu'à la fin de ses jours.

Ça n'était pas vraiment de sa faute si Librarius entamait sa journée par un petit-déjeuner à la bière, mais plutôt celle de Suzanne, qui lui avait demandé si ça l'intéressait d'aller boire un coup maintenant. « Bien sûr », avait-il répondu avant d'essayer de se réveiller pour se rendre au point de rendez-vous. C'est qu'il ne croyait tellement pas au futur de cette relation - et en sa réalité - qu'il voulait cueillir tout ce qui était à cueillir, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Cette relation restait un rêve qui se prolongeait et dont il s'attendait à tout moment qu'elle se termine. Ce recul lui permettait de tout photographier, d'ouvrir un dossier au fond de sa petite cervelle pour y classer les bons moments qu'il passait en sa compagnie.

Ils se racontèrent leurs dernières heures, et lorsque Librarius se leva, le gosier rincé par deux grands verres de bière, il se sentit comme si un chewing-gum s'était emparé de son corps. Et bien qu'il n'en montra rien à Suzanne de peur qu'elle ne le juge, il dut faire des efforts pour rester debout et mimer l'homme normal malgré sa tête devenue lourde qui tournoyait dans tous les sens. Même le sixième.

C'est sur la route du retour qu'il se rendit compte qu'un jour, tôt ou tard, elle disparaîtrait, qu'elle quitterait sa vie pour une raison ou pour une autre. Il voulut alors revenir sur ses pas, la rattraper et lui déclamer tout ce qu'il ressentait pour elle. Mais son demi-tour fut si incontrôlé qu'il fit un tour complet sur lui-même, que cela lui fit encore plus tourner la tête et qu'il oublia ce pour quoi il avait voulu faire demi-tour. Ses pieds tout mous le conduisirent jusque chez lui, où il s'écroula, à peine la porte d'entrée franchie, de tout son long sur le sol, manquant d'écraser Porno, mais ne manquant pas de se cabosser le crâne, ce qui augmenta la lourdeur de son sommeil.

Suzanne avait fait ce qu'elle aimait plus que tout : penser aux élèves les plus chiants qu'elle aurait à punir dès le lendemain. Elle adorait leur crier dessus, et c'était encore plus jouissif lorsqu'ils n'avaient rien fait. Elle y avait seulement pris goût.

Malgré son air fragile et sa grande féminité, Suzanne était championne de *brutal arm wrestling*, un sport où les deux adversaires ont les mains gauches scotchées et s'envoient des droites dans la gueule. Évidemment, la pratique était interdite ici, mais certains combats étaient organisés officieusement. C'était le genre de sport qui attirait plutôt les hommes, mais Suzanne s'y était mise parce que ça la défoulait de pouvoir défoncer quelqu'un pour de vrai et de sortir physiquement ce qu'elle endurait mentalement tous les jours que Dieu - façon de parler - faisait.

Elle s'entraînait continuellement, parce qu'elle pouvait recevoir un coup de fil de n'importe qui n'importe quand pour lui proposer un combat pour le lendemain. Et elle avait tout à gagner à participer, car si le vainqueur touchait cent mille euros, le perdant remportait la moitié de la recette du soir, ce qui n'était pas si mal au vu de la rareté des combats. Enfin, sauf si le perdant mourait.

Elle habitait un bel appartement avec sa chatte, qu'elle avait appelée Moutarde parce que c'était le premier mot qui lui était venu à la bouche en l'adoptant et que Moutarde avait semblé réagir tout de suite à ce nom. Sans doute aimait-elle déjà l'idée qu'on ne l'appelât pas comme l'avait appelée la vieille dame qui s'était occupée d'elle les premiers mois de sa vie : Clémentine.

Bien qu'elle cachait volontiers sa passion pour les sports de combat, Suzanne se rendait à la salle de sports dès qu'elle en avait l'occasion, parfois pour y passer des journées entières. Ensuite, elle allait manger un kebab pour récompenser ses efforts ou, peut-être, pour les cacher et ne pas devenir suspecte aux yeux du monde. Elle partageait aussi sa vie avec un punching-ball et quelques autres accessoires pour garder la forme, qu'elle tenait cachés au fond d'une chambre secrète de son appartement et contre lesquels elle allait se défouler avant le coucher. Elle gagnait souvent.

3 - L'ABSURDITÉ MUTANTE

Un jour vient où l'on prend conscience de la connerie qu'est la vie, de la connerie qui anime les gens qui nous entourent, les gens normaux qui suivent comme un vulgaire troupeau de moutons les idiots qui jouent les bergers. On ouvre les yeux et on se demande : « Pourquoi les gens tendent-ils tous au même but ? ». C'est idiot, non ? Ne devrait-on pas plutôt chercher à se ressembler à soi-même au lieu de vouloir ressembler aux autres ?

Librarius prit place sur un banc et ouvrit les yeux plus grands que d'habitude. En utilisant ses doigts. Tout lui devint clair. Les vieilles dames avaient toutes un caniche à la con. Mais à quoi peut bien servir un caniche ? Il se posa la question un long moment. Peut-être y avait-il une utilité, mais non, les caniches sont aussi hargneux que des prisonniers derrière les barreaux, leur poil est affreusement laid, ils ne sont même pas attachants et n'aiment leur vieille maîtresse que parce qu'elle les nourrit.

Librarius tourna la tête. Pourquoi les familles nombreuses ? Pour se priver de vacances, de choses simples ? Pour moins aimer un seul enfant ? Pourquoi des gens qui ont à peine les moyens de faire vivre une petite famille en viennent-ils à se dire heureux d'avoir une famille nombreuse ? Comment est-ce seulement possible ? Et leurs enfants, ils y pensent à leurs enfants ? Est-ce si compliqué de se mettre à la place

d'un enfant qui ne peut pas trop parler à ses parents parce qu'ils sont déjà accaparés par les plus petits ou par d'autres ? Ne voient-ils pas, ces gens-là, qu'ils multiplient chaque fois le problème par le nombre d'enfants qu'ils ont ?

Librarius baissa la tête. Il lui sembla alors que la plupart des gens n'étaient qu'une bande d'ignares juste bons à bouffer de la télé-réalité et à écouter de la soupe. Non qu'il se sentait plus intelligent qu'un autre ; juste qu'il réalisait, comme assis sur le siège rouge d'un théâtre où il était l'unique spectateur, que le monde qui l'entourait n'était qu'un tas d'ordures.

Il se leva comme un seul homme – ce qu'il était un peu malgré tout. Puis se rassit. Puis se leva à nouveau pour prendre la décision la plus importante de sa vie : il allait prendre une décision !

Librarius était légèrement atteint de folie, cette folie qui repousse les gens normaux atteints de normalité et qui attire ceux qui aiment ça. Il avait des tendances marginales, si l'on considère qu'il avait du mal à penser de la même façon que ses concitoyens humains. Ou peut-être était-ce dû à son cerveau, qui passait son temps à trimballer son corps d'émotions en émotions. Toujours est-il qu'il réfléchissait plus qu'un philosophe, bien que cela pouvait être très handicapant en certaines circonstances.

Il était par exemple du genre à allumer pour être sûr que la lumière avait été éteinte, ou à ouvrir la porte pour être sûr qu'elle avait été fermée. Parfois, même, il fouillait sa poubelle pour être certain d'avoir mangé quelque chose ce jour-là. Il comptait aussi plusieurs fois sa monnaie pour être sûr d'avoir le compte à la boulangerie ; c'est que se retrouver avec une pièce de moins au moment de payer était l'une des choses qu'il redoutait le plus au monde – avec retourner à l'école.

Il n'avait jamais aimé l'école. Et pourtant, ça ne l'avait jamais empêché de se prendre d'affection amoureuse pour des femmes qui avaient en commun l'école d'une manière ou d'une autre. C'était assez troublant quand il y repensait.

Peut-être, après tout, que ça n'était pas l'école qui le gênait, mais simplement la majorité des gens qui s'y trouvaient et qui berçaient les élèves dans une certaine illusion qu'ils finiraient eux-mêmes par briser

un jour ou l'autre, comme pour sortir de force un bébé d'un doux rêve et lui dire qu'on lui a menti tout ce temps.

En fait, c'était à ça que ressemblait la vie, et les gens semblaient l'accepter, ne pas être choqués par ce chemin imposé, cette dictature contre laquelle il était impossible de lutter, comme si on nous avait ôté notre conscience et qu'on était mi-animaux mi-robots.

Jamais encore Librarius n'avait vu Suzanne dormir. Il se demandait si elle fermait les yeux parfois. Elle avait l'air tellement forte, tellement pleine d'énergie. Et pourtant, ce qu'elle devait être belle lorsqu'elle devait être profondément endormie, l'âme en veille, au beau milieu de la nuit ! Le garçon espérait qu'une fois au moins il aurait la chance d'assister à ce spectacle-là. Il pensa bien que sinon, il n'aurait qu'à la droguer, mais il lâcha l'idée, car le spectacle aurait moins de saveur, ce serait comme assister à un match de catch alors qu'on aime le sport et tout ce qu'il a d'imprévu. Il préférait que les choses se fassent naturellement, bien que le naturel soit du genre à compliquer les choses.

Les gens semblaient être faits d'une certaine nature, une nature programmée, sans hasard, avec un chemin précis, un point B à rejoindre après avoir quitté le point A. Librarius n'aimait pas cette façon d'être. En fait, il n'aimait pas tout ce qui sonnait faux. Et sans doute n'aurait-il jamais aperçu Suzanne si elle-même avait sonné faux, ou si elle n'avait été qu'une vulgaire chose sans saveur ni émotion, un parfum sans parfum, un être résolument fade, un caméléon triste.

Lorsque Suzanne faisait ses courses, ça lui prenait bien une entière demi-journée. Elle était victime d'allergies à toutes sortes de choses, ce qui l'obligeait à lire chaque ingrédient de chaque produit avant de l'ajouter à son caddie. Elle devait faire très attention, car le moindre écart la faisait se transformer en cauchemar.

À force de trimballer ces allergies, elle était devenue aussi forte qu'une biologiste, mais parfois, elle se laissait volontairement aller à ingurgiter ce à quoi elle n'avait normalement pas droit. Évidemment, cela avait des conséquences désastreuses ; de beauté divine, elle devenait absurdité mutante. Sa peau verdissait, ses yeux gonflaient, ses jambes devenaient aussi grosses que celles d'un culturiste, avec des

veines dégueulasses et une paire de mollets soufflés par du vide, ses cheveux bleuissaient dangereusement et, tout autour de son cou, se mettaient à pulluler des boutons blancs qui ne disparaissaient que lorsque l'attaque était passée et que les choses étaient sur le point de rentrer dans l'ordre.

Alors, Suzanne se cachait du monde en ces instants où elle devenait effrayante. Elle tirait les rideaux et s'enfermait dans sa chambre, et lançait sur son tourne-disque un disque généralement mélancolique, du Léonard Cohen ou du Patti Smith. Le Velvet Underground n'était pas loin non plus, Queen traînait aussi par là, dans un coin, au milieu de sa collection de vieux disques qu'elle avait héritée de son propre argent. C'était, trouvait-elle, une belle aventure que de collectionner de vieux et grands disques.

Parfois, elle les écoutait en se goinfrant de glace, quitte à prendre quelques grammes. Souvent, elle les écoutait jusqu'à l'endormissement, coincée par l'allergie qui la fatiguait à l'en rendre lourde comme l'ancre d'un bateau que l'équipage n'arrive pas à relever. À son réveil, l'aiguille tournait dans le vide. Tout en reprenant ses esprits, elle regardait cette aiguille tourner inutilement, et ça lui rappelait parfois le monde dans lequel elle vivait. Au terme d'un douloureux effort, elle parvenait tout de même à atteindre l'engin pour l'arrêter et remettre le disque bien en place dans sa pochette.

Il y avait des jours avec et des jours sans.

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 91% du livre à lire sur la version complète

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Copyrights.....	2
Citation.....	4
1 - On ne fait pas toujours exprès.....	5
2 - Le petit-dej' à la bière.....	8
3 - L'absurdité mutante.....	11
4 - Le poisson-homme.....	15
5 - La parenthèse de la parenthèse de la parenthèse.....	21
6 - Le culbuteur.....	26
7 - Être bien loin d'ailleurs.....	31
8 - La malformation infantile.....	36
9 - Comme un verre d'eau en plein désert.....	41
10 - Plus beurrées que de la margarine.....	47
11 - Ceux qui allaient quelque part et ailleurs.....	52
12 - Comme la vie pouvait être une salope !.....	58
13 - Les cernes d'une vieille porte de prison.....	64

14 - Un escargot cancéreux.....	69
15 - Les cailloux impatients.....	73
16 - La chambre des secrets.....	78
17 - Comme un gymnaste schizophrène.....	83
18 - Une pluie de factures impayées.....	90
19 - Celui qui perdait ses yeux et qui ne voulait pas les retrouver.....	96
20 - L'ombre indolore d'un fantôme.....	101
21 - Le carrousel enfantin qui ne s'arrêterait jamais.....	105
22 - Compagnons de fortune ou d'infortune.....	112
23 - La plus belle impasse au monde.....	116
24 - Quitte à s'en brûler les nageoires.....	121
25 - Un kangourou vexé.....	124
26 - Les poissons-scientifiques.....	129
27 - Que l'arroseur devienne l'arrosé.....	133
28 - Le lac des signes.....	138
29 - La sieste entre guillemets.....	143
30 - Du désespoir certain à un espoir inattendu.....	148
31 - Le meilleur des mondes.....	153
À propos de l'auteur.....	158
Ce livre vous a plu ?.....	161
Découvrez nos autres livres.....	162